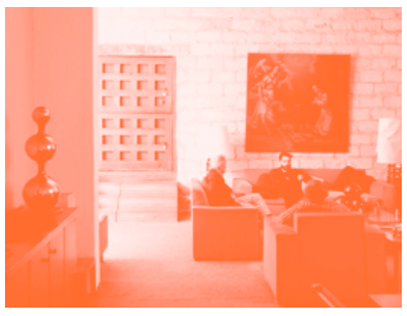
EN–MEDIO

Numéro 1

deldistrito.com



En-Medio, est une publication gratuite produite par Departamento del Distrito, et illustrée par Arina Shabanova. À travers l'histoire encore en train de s'écrire de six ouvrages majeurs du milieu du xxe siècle, le projet met en évidence le statut délicat du patrimoine architectural moderniste à Mexico. Les numéros individuels sont consacrés respectivement à la *Casa Ortega*, à *Súper Servicios Lomas*, au *Museo Experimental El Eco*, à la *Casa Cueva*, au restaurant *Los Manantiales* et à la *Torre Insignia*. À travers des entretiens avec celles et ceux qui ont vécu ou travaillé dans les bâtiments concernés, avec des historiens qui les ont étudiés, des militants qui se sont battus pour leur préservation ou des iconoclastes qui préféreraient les voir détruits, *En-Medio* plonge dans quelques récits architecturaux amorcés de longue date dans la capitale mexicaine, pour s'interroger sur leurs possibilités d'avenir.[1]

Le numéro 1 est consacré à la *Casa Ortega*, première maison construite par Luis Barragán à Mexico, et résidence principale de l'architecte de son achèvement, en 1942, à sa cession à Alfredo Ortega en 1947. Située rue du Général Francisco Ramírez, dans le quartier de Tacubaya, la *Casa Ortega* occupe la parcelle adjacente à celle de la *Casa Estudio Luis Barragán*, la célèbre « maison-atelier » désormais inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. Avec leurs grands jardins, les deux maisons s'étendent sur ce qui constituait à l'origine une seule propriété, acquise par Barragán en 1940. Ensemble, elles ont été les témoins du développement urbain de Tacubaya et des quartiers environnants, de la construction des grands axes de circulation de l'avenue Constituyentes et du périphérique à l'entrée en vigueur du plan d'aménagement « Bando Dos », qui a eu pour résultat l'implantation, depuis l'an 2000, de nombreuses tours de moyenne hauteur. Les trajectoires de la *Casa Ortega* et de la *Casa Estudio Luis Barragán* ont toutefois divergé, en raison des méthodes de conservation très différentes qui leur ont été appliquées. La première a été entretenue par les soins continus d'une seule famille, tandis que la seconde est soumise aux règles internationales de conservation du patrimoine, s'appuyant pour sa sauvegarde sur des financements à la fois publics et privés. La *Casa Ortega* offre par conséquent une vision éminemment personnelle de la préservation de ce patrimoine de l'époque moderniste, et une façon unique d'aborder les premières réalisations et la vie même de Luis Barragán.

L'entretien qui suit a été mené avec María Teresa Bárcena Ortega et son frère José Manuel, en janvier 2017. Le frère et la sœur ont hérité la *Casa Ortega* de leur oncle – elle habite la maison, lui en a fait son lieu de travail. Nous les avons rencontrés pour évoquer l'histoire de leur famille, leur enfance, et ce que signifie pour chacun d'entre eux le fait d'occuper une telle relique moderniste dans ce quartier de Tacubaya en pleine mutation.

CASA ORTEGA

Entretien avec
María Teresa et José Manuel Bárcena Ortega

José Manuel :
Luis Barragán est probablement arrivé ici en 1939 ou 1940. Je suis pratiquement certain qu'il a commencé par les jardins, et s'est ensuite construit un endroit où habiter, une sorte de résidence de week-end. Sur l'unique plan que j'ai pu trouver du site avant son intervention – plan qui, d'ailleurs, se trouve en Suisse, dans les archives de la Fondation Barragán[2] – on distingue une série d'ouvertures en arc qui pourraient s'interpréter comme des ateliers, des logements très sommaires, ou des écuries.

Une version de l'histoire raconte que Luis Barragán est venu à Tacubaya à la recherche de chiens ; je n'y ai jamais vraiment cru, parce que Barragán n'a jamais eu de chiens, et qu'il ne les aimait pas. Ma théorie, c'est qu'il cherchait plutôt des chevaux, et qu'il est tombé sur cette parcelle constituée de plusieurs planches, parce que le site était autrefois une carrière d'où l'on extrayait la pierre *tepetate*.

María Teresa :
Notre oncle a racheté la maison à Barragán en 1947 et, comme nous étions une famille très unie, nous avons tous déménagé dans le secteur. Notre première maison était au n°4 de la rue Francisco Ramírez, et son jardin communiquait directement avec le terrain de notre oncle.
À cette époque, Tacubaya était comme un petit village. La rue faisait la même taille qu'aujourd'hui mais je crois que, de ce côté-là, la maison de mon oncle et celle de Barragán étaient les deux seules. Juste en face, il y avait la maison del Moral, où habitaient mes cousins, la maison du frère du célèbre chanteur Cuco Sánchez, puis une ou deux maisons de voisins (des *vecindades*), et c'était tout.[3] En outre, la rue elle-même était pavée, mais la ruelle qui la coupe – Luis G. Curiel – était encore un chemin de terre. Lorsqu'il pleuvait, elle se transformait en rivière.

Departamento del Distrito :
Comment votre oncle a-t-il appris que la maison était à vendre ?

JM :
Il existe deux versions de cette histoire. La première, c'est qu'il a trouvé cette maison par l'intermédiaire d'une agence immobilière. La seconde c'est que, Luis Barragán étant client de l'entreprise d'argenterie de mon oncle, il a pu mentionner en passant que sa maison était à vendre, que mon oncle est venu la voir, et qu'elle lui a plu.

DdD :
S'agissant de cette entreprise d'argenterie, justement, pourriez-vous nous en dire un peu plus sur son histoire et ses origines ?

JM :
Tout a commencé avec mon grand-père. Il était orfèvre, spécialisé dans l'argenterie. Mon oncle a appris le métier avec lui et, très jeune, il a ouvert sa propre boutique, rue Filomeno Mata. Avec le temps, l'entreprise a grandi peu à peu, et mon oncle a proposé à mon grand-père de le rejoindre. Ensemble ils ont lancé l'entreprise familiale d'argenterie. Ce devait être en 1928. Au début des années 1940, elle était devenue l'une des plus reconnues de tout le Mexique. J'ai dans mes archives des objets en argent qu'ils expédiaient à la famille royale de Suède, au roi d'Espagne, au président Kennedy, à la première dame Nancy Reagan, des gens de cette envergure. C'est ce qui a permis à mon oncle d'avoir un niveau de vie très confortable, et de pouvoir acheter cette maison.

DdD :
Quelles relations aviez-vous avec votre oncle et votre tante ?

MT :
Nous étions très proches, ils étaient pour nous comme des seconds parents. Eux n'avaient pas d'enfants, donc ils avaient en quelque sorte adopté leurs quatre nièces et neveux comme s'ils étaient les leurs. Nous nous retrouvions très souvent chez eux, et le déjeuner dominical y était une tradition, jusqu'à ce que mon oncle tombe malade.

JM :
Comme le dit ma sœur, nous n'avons jamais considéré cette maison comme étant simplement celle de mon oncle et ma tante : c'était notre maison. Parfois, nous y allions pour déjeuner, d'autres fois nous restions jusqu'à huit ou neuf heures du soir discuter avec ma tante, ou regarder la télé, jusqu'à ce notre père nous appelle en criant : « Allez, maintenant, au lit ! »

DdD :
Vous disiez que votre maison et celle de votre oncle avaient des jardins communicants ?

MT :
Oui, le jardin était partagé et nous y avions l'habitude d'y jouer. Enfants, nous passions nos journées à faire des galettes de boue.

DdD :
Après votre installation à Tacubaya, quel effet ça faisait d'avoir Luis Barragán pour voisin ?

MT :
Disons que, pour ma part, je voyais surtout un monsieur très grand et très sérieux, chauve, aux yeux clairs, entrer et sortir de chez lui, rien de plus. Je n'avais aucun contact avec lui, à part « bonjour, bonsoir ».

JM :
Ce dont je me souviens bien, à propos de Barragán, c'est qu'il avait dit à mon oncle de ne laisser personne entrer dans la maison, parce qu'il pensait que d'autres allaient copier son travail. C'est à ce moment-là que mon oncle a cessé de laisser entrer les gens chez lui.

DdD :
De ce point de vue-là, la nature des réalisations de Barragán – l'intériorité de ses projets et le recours à des façades fermées sur la rue, comme une protection – contribuait en effet à éloigner le monde extérieur des maisons qu'il concevait.

MT :
Effectivement, la maison n'a qu'une ou deux petites fenêtres donnant sur la rue.

DdD :
Quand votre oncle est-il décédé ?

JM :
Il est mort en 1988, la même année que Barragán. Ma tante lui a survécu cinq ans, jusqu'en 1993. Lorsqu'il est tombé malade, mon oncle a abandonné l'entreprise d'argenterie et plus ou moins cessé de prendre soin de la propriété. Le jardin est redevenu sauvage, et le lierre s'est mis à envahir toute la maison. L'intérieur était devenu presque inhabitable.
De 1993 à 2007, la maison est restée vide, même si j'ai commencé à m'occuper de la propriété peu après le décès de ma tante. La première chose que j'ai tenté de faire, c'est d'éviter que le jardin et la maison continuent de se dégrader. Ces années-là, j'ai repris l'habitude d'y aller quotidiennement. Le matin, je venais ouvrir toutes les fenêtres pour aérer, et le soir, je revenais fermer.

DdD :
En ce qui concerne l'intérieur de la maison, dans quelle mesure vous êtes-vous efforcés de préserver son état d'origine ?

JM :
Eh bien, la maison a conservé les couleurs originales que Luis Barragán avait laissées en partant, lorsqu'il l'a cédée à mon oncle. Je sais par exemple que le rose des murs est l'exacte teinte d'origine, parce que nous l'avions retrouvée à l'intérieur du placard de l'entrée. À cet endroit, la peinture n'avait jamais été exposée au soleil et nous avons découvert cette nuance, intacte, en ouvrant le placard. J'en ai prélevé un échantillon et j'ai fait faire une recherche de teinte chez Comex. Le seul endroit où j'ai modifié la quantité de couleur, c'est le coin repas du petit-déjeuner. Barragán avait fait peindre en rose l'intégralité des murs.

DdD :
Comme dans la salle du petit-déjeuner dans sa résidence suivante.

JM :
Oui, tout à fait. Cela me semblait un peu trop rose.

MT :
Beaucoup trop rose !

JM :
Trop vif en tout cas pour un si petit espace. C'est pourquoi j'ai repeint une partie de la pièce en blanc, et le reste en rose. C'est la seule modification que nous ayons apportée jusqu'ici.

En ce qui concerne le jardin, j'ai choisi de le laisser pousser et évoluer de façon naturelle, parce qu'il est tout simplement impossible de l'entretenir comme un jardin sur papier glacé. À un moment donné, j'ai essayé, mais quand les pénuries d'eau ont commencé à se multiplier, j'ai laissé tomber. Avant, nous avions assez d'eau pour permettre à deux ou trois personnes d'arroser en même temps, de sorte qu'en une journée, on pouvait tout arroser ou presque. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Désormais, chaque partie du jardin reçoit de l'eau une fois par semaine. C'est suffisant pour maintenir les plantes en vie, pas pour les rendre spectaculaires.

DdD :
Puisqu'on parle du jardin, quelle est l'histoire des sculptures en pierre qui s'y trouvent ? Elles sont là depuis longtemps ?

MT :
Depuis que nous sommes arrivés à Tacubaya.

JM :
Depuis que Luis Barragán les a installées là. Elles n'ont jamais changé de place. D'ailleurs, elles pèsent une tonne ! Celles-là par exemple, au fond du jardin – les bustes et les torses humains –, il a fallu quatre ou cinq personnes rien que pour les mettre sur leurs socles.
Je vais vous raconter une anecdote à propos des sculptures du jardin. L'an dernier, l'ambassade d'Allemagne a fait un don pour la réparation du mur qui nous sépare de la *Casa Estudio Luis Barragán*. Les pierres de *tapetate* étaient rongées en partie basse, et des trous s'étaient formés à cause de l'humidité. J'ai prêté main forte à ces réparations, et creusé un petit canal pour que l'eau reste au-dessus des fondations du mur, et qu'elle cesse de s'y infiltrer. En pratiquant les excavations, nous avons trouvé dans la terre, à cet endroit, plusieurs sphères de verre que nous avons récupérées. On voyait bien que Barragán les avait posées là, dans le jardin, et qu'elles y étaient restées. Un certain nombre d'autres petits objets enterrés sont réapparus de la même façon.

DdD :
Une archéologie du modernisme.

JM :
Tout à fait. C'est ainsi que l'on peut prendre conscience d'une certaine continuité entre une chose et la suivante.

DdD :
À quoi ressemble le quotidien quand on vit dans cette maison ?

MT :
Pour être tout à fait honnête, elle n'est pas extrêmement confortable. Par exemple, mon oncle a dû faire installer une rampe dans l'escalier principal, parce ma tante était tombée et s'était cassé la clavicule. Et lorsqu'il pleut, toute l'eau du jardin a tendance à entrer et à inonder la maison. Elle passe par la porte de derrière, et ruisselle en cascade.

JM :
Comme le terrain est en pente en direction de la maison, et que le caniveau de drainage est étroit, lorsqu'il se bouche, l'eau poursuit son chemin jusqu'ici. Ce hall d'entrée a dû être inondé une bonne cinquantaine de fois. À tel point que, lorsque nous avons les gros orages d'été, je me mets sous la pluie avec un balais pour enlever les feuilles au fur et à mesure, car je sais que si on les laisse s'accumuler… la maison va être inondée ! Un jour, nous avons même dû changer le tapis, parce que l'eau était arrivée jusqu'à la chambre. Comme toutes les maisons, celle-ci a ses défauts. Celui dont il est le plus souvent question, c'est sans doute le problème des sols en pierre volcanique. Ils sont très beaux, mais…

MT :
Glacés sous les pieds !

JM :
Et cette pierre est impossible à nettoyer.

DdD :
J'imagine que votre quotidien a dû être affecté aussi par le développement de Tacubaya ces dernières années. Quand et comment vous êtes-vous rendu compte que le quartier était en train de changer ?

MT :
Quand ils ont construit le périphérique, non ?

JM :
Oui, ça a été le premier changement significatif, en 1964 – ça, et la construction du métro, quelques années plus tard. Cela dit, je crois que le changement le plus radical, le plus désagréable, disons, a été la mise en place du *Bando Dos*.[4] Ce bâtiment, juste en face, a été construit dans le cadre du *Bando Dos*. J'étais allé voir par curiosité, au moment où les promoteurs assuraient sa commercialisation. Ils te vendaient la coquille vide, et tout le reste était en option. Ils ont construit l'immeuble si rapidement que, lorsqu'il a commencé se voir et que l'INBA *(Instituto Nacional de Bellas Artes)* est venu se rendre compte sur place – parce que l'administration travaille mal, trop tard et trop lentement – ils n'ont rien pu faire pour stopper les travaux.[5]

MT :
Et depuis la construction de ces bâtiments, nous avons connu davantage de difficultés d'approvisionnement en eau ce qui, bien entendu, pose problème pour l'entretien du jardin.

DdD :
En ce qui concerne l'avenir de la propriété, qu'aimeriez-vous qu'il advienne de la maison lorsque vous ne l'habiterez plus ?

MT :
Les enfants de mon cousin Álvaro en hériteront, et j'imagine qu'ils la vendront…

JM :
C'est exactement ce qui s'est passé pour la *Casa Prieto-López* : il est arrivé un moment où les propriétaires d'origine n'ont plus eu assez d'argent, et n'ont pas eu d'autre choix que de vendre la maison pour assurer sa préservation. La *Casa Prieto-López* est une très grande résidence, et elle a donc été rachetée par quelqu'un qui avait les moyens.[6]
Évidemment, je considère pour ma part qu'il faudrait préserver la maison et son jardin. Au Mexique, la préservation du patrimoine paysager ne fait pas vraiment partie de notre culture, et pourtant, le jardin est absolument unique en son genre. Cette maison était jusqu'à récemment la moins connue des réalisations de Barragán, parce qu'elle a fait l'objet de moins de publications que les autres. Beaucoup de gens ne savent pas grand-chose de la maison, et encore moins de ses jardins. Indépendamment de qui en sera le propriétaire, il faut absolument les préserver. Si j'évoque le sujet, c'est aussi parce que Catalina Corcuera m'avait dit un jour qu'elle aimerait bien réunir les deux maisons dans les visites de la *Casa Estudio Luis Barragán*.[7]

Vous n'imaginez pas le nombre de personnes qui nous ont dit « Si un jour vous vendez, tenez-moi au courant. »

1 *En-Medio* bénéficie du soutien du *Fondo Nacional para la Cultura y las Artes*.
2 À sa mort, en 1988, Luis Barragán a légué les droits d'auteur de son œuvre et de ses archives personnelles à son associé, Raúl Ferrera. À la disparition de ce dernier, en 1992, les droits sont revenus à sa veuve, Rosario Uranga, qui a décidé de les vendre en 1995 au galeriste new-yorkais Max Protec. En 1996, ce dernier cédera à son tour les archives et les droits d'auteur à Rolf Fehlbaum et Federica Zanco, qui créeront la même année la Fondation Barragán sur le campus suisse de Vitra, à Birsfelden.
3 En 1987, à la mort de l'architecte Enrique del Moral, la maison qu'il avait conçue et fait bâtir au numéro 5 de la rue Francisco Ramírez a subi de multiples altérations. Au début de ce siècle, elle a perdu une partie de son jardin, et un niveau a été ajouté à la construction d'origine. À ce jour, la propriété a servi de résidence, hébergé un relais de téléphonie mobile, un bureau d'architecture et, depuis 2012, une galerie d'art contemporain sous le nom de LABOR.
4 *Bando Dos* est une loi d'aménagement promulguée en décembre 2000 sous l'égide du maire de l'époque, Andrés Manuel López Obrador. Elle assouplit les règles de construction pour le développement d'unités résidentielles et commerciales dans les quatre *delegaciones centrales* de la ville de Mexico (Miguel Hidalgo, Benito Juárez, Cuauhtémoc et Venustiano Carranza), favorisant ainsi leur densification en tirant parti des infrastructures existantes de ces quatre secteurs.
5 L'Institut national des Beaux-Arts (INBA), fondé en 1946, est une institution actuellement rattachée au ministère de la Culture. La préservation et la diffusion du patrimoine artistique et culturel du Mexique font partie les missions de l'INBA. C'est également l'agence gouvernementale chargée de la protection du patrimoine architectural du xxe siècle.
6 Conçue à la fin des années 1940, la *Casa Prieto-López* est considérée comme l'un des projets résidentiels emblématiques de Luis Barragán. La maison a été acquise en 2014 par César Cervantes, collectionneur d'art et propriétaire de la chaîne de restauration Taco Inn.
7 Catalina Corcuera Cabezut est l'ancienne directrice de la *Casa Estudio Luis Barragán*. Cette « maison-atelier », conçue par Barragán en 1948, est la dernière résidence où il a vécu avant sa mort, en 1988. Depuis 1994, la propriété est ouverte au public et fonctionne comme un musée. Elle a été inscrite en 2004 sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

En-Medio is a free publication produced by Departamento del Distrito featuring illustrations by Arina Shabanova. The project highlights the delicate status of Modernist architectural heritage in Mexico City with the evolving stories of six mid-century masterworks. Individual issues are dedicated to the Casa Ortega, Súper Servicio Lomas, Museo Experimental El Eco, Casa Cueva, Restaurante Los Manantiales, and Torre Insignia. Through conversations with those who have lived and worked in the projects of interest, historians who have studied them, activists who have fought for their preservation, and iconoclasts who have wished them dismantled, *En-Medio* drops into architectural narratives of the city, long underway, to ask what possible futures lie ahead.[1]

Issue one features the Casa Ortega, Luis Barragán's first house constructed in Mexico City and primary residence from its completion in 1942 until its sale to Alfredo Ortega in 1947. Located on General Francisco Ramírez Street in Tacubaya, Casa Ortega occupies the lot adjacent to the well-known and UNESCO listed Casa Estudio Luis Barragán. The houses and their expansive gardens occupy what used to be a single property purchased by Barragán in 1940. Together, they have experienced the urban development of Tacubaya and surrounding neighborhoods, from the multilane construction of Constituyentes and Periférico to the implementation of Bando Dos and resulting influx of mid-rise towers since 2000. The evolution of the Casa Ortega and Casa Estudio Luis Barragán has diverged, however, through the distinct methods of preservation by which they have been maintained. The former has been managed through the continuous care of a single family while the latter is regulated by international preservation guidelines and seeks both public and private funding for its upkeep. Subsequently, the Casa Ortega offers a uniquely personal view on Modernist preservation as well as the early work and life of Luis Barragán.

The following conversation was held with siblings María Teresa and José Manuel Bárcena Ortega in January 2017. The sister and brother inherited the Casa Ortega from their uncle and respectively live and work inside the house. We met to discuss their family history, childhood, and what it means for each of them to occupy a Modernist relic in the developing neighborhood of Tacubaya.

CASA ORTEGA

A conversation with
María Teresa and
José Manuel Bárcena Ortega

José Manuel:
Luis Barragán probably arrived here in 1939 or 1940. I'm almost certain he began by building the gardens and afterwards he constructed a place to stay, like a weekend apartment. In the only blueprint I've seen prior to Barragán's intervention to the site—which, by the way, is in the Barragán Foundation archives in Switzerland[2]—one can recognize a series of bays that can be interpreted as studios, simple bedrooms, or even stables.

There is a version of this story that says Luis Barragán came to Tacubaya looking for dogs; I don't believe that, because Barragán never had dogs, he didn´t like them. My theory is he was looking for horses and happened to find this terraced lot, which was once the site of a tepetate stone mine.

María Teresa:
My uncle bought the house from Barragán in 1947, and since the family was very close we all moved to the area. Our first house was located at 4 Francisco Ramírez Street, which had a garden that connected to my uncle's property.
Back then, Tacubaya was like a small town. The street was the same size but I believe only my uncle's house and Barragán's were on this side. In front of them were Del Moral's house, my cousins, Cuco Sánchez's brother's house, a couple of vecindades, and that was about it.[3] Furthermore, this street was paved, but the small street that intersects it—Luis G. Curiel—was a dirt road. When it rained, rivers would pour down.

Departamento del Distrito:
How did your uncle know the house was on sale?

JM:
There are two versions of that story. The first is that he found the house through a real estate agent. The second is that because Luis Barragán was a client of my uncle's silver company, it's possible he told him personally about the sale. My uncle visited and liked it.

DdD:
Can you explain a little about the origin and history of your uncle's silver company?

JM:
It all began with my grandfather. He was a silversmith. My uncle learned the trade from him and at a young age opened his own store on Filomeno Mata Street. Later, as my uncle's company grew, he invited my grandfather to work with him and they started the family silver company together. This must have been in 1928. By the 1940s their silver company had become one of the most recognized in Mexico. There are records of pieces sold to the King of Sweden, the King of Spain, President Kennedy, First Lady Nancy Reagan, people of that level. This allowed my uncle to attain a high standard of living and also to acquire this house.

DdD:
What was your relationship with your uncle and aunt?

MT:
Very close, they were like second parents to us. They didn't have any children, so they adopted their four nieces and nephews as their own. We would gather often in their home and had the tradition of having lunch every Sunday until my uncle got sick.

JM:
As my sister is explaining, we never thought of this house as my uncle and aunt's house; it was our house. Sometimes we would have lunch here or there, and would stay up until eight or nine at night speaking to my aunt or watching TV, until my dad would shout, "Come to bed!"

DdD:
You mentioned your house was connected to your uncle's by the garden?

MT:
Yes, the garden was shared and we played there. We would spend all day making mud pies.

DdD:
Once you moved to Tacubaya, how was it having a neighbor like Luis Barragán?

MT:
Look, I only saw a very tall, very serious, bald man with light eyes who would arrive to and leave his house, nothing more. I didn't have any contact with him apart from saying, "Good afternoon" and "Good morning."

JM:
What I do remember well about Barragán is that he asked my uncle not to let anyone into the house because he believed people were copying his work. That's when my uncle stopped letting people in.

DdD:
In that regard, the nature of Barragán's work—the interiority of his projects and use of closed, protective facades towards the street—functioned to distance people from the houses he designed.

MT:
Indeed, this house only has a couple of small windows to the street.

DdD:
When did your uncle pass away?

JM:
He died in 1988, the same year Barragán passed away. My aunt lived for five more years, until 1993. During the time of my uncle's illness he abandoned the silver business and stopped paying attention to the property. The garden grew wild and ivy began to invade the entire house. The interior was almost uninhabitable.

From 1993 to 2007 the house was empty, though I started taking care of the property shortly after my aunt's death. The first thing I did was prevent further deterioration of the house and garden. I began a daily routine, coming to the house in the morning to open the windows and ventilate the rooms and then back again at night to shut it all up.

DdD:
In regards to the interiors, to what extent have you tried to restore and maintain the original conditions of the house?

JM:
Well, we have maintained the original colors Barragán had on the walls when he sold the house to my uncle. For example, I know the walls are painted in the original shade of pink because we found it in the interior of a closet by the entrance. The paint had never been exposed to light, so when we opened the closet we found the original color intact. I took a sample to Comex and they matched it. The only space where I modified the amount of color was the breakfast room because Luis Barragán had it all painted pink.

DdD:
The same as the breakfast room in his later house…

JM:
Yes, indeed. It just felt too pink.

MT:
Way too pink!

JM:
Too bright for such a small space, that's why I painted parts of the room white and parts of the room pink. That is the only change we've made so far.

In regards to the garden, I have opted to let it grow and evolve naturally because it is impossible to keep it looking like a garden from a magazine. I tried at some point, but when we started experiencing water scarcity I abandoned the idea. Before that time we had enough water for two to three people to care for the garden at the same time, and we could just about water it all in a single day. Not anymore, though. Now, each section gets watered once a week. That's to keep the plants alive, not to have them looking splendid.

DdD:
Speaking of the garden, what is the story behind the stone sculptures there? Have they been in place for a long time?

MT:
Since we came to Tacubaya.

JM:
Since Luis Barragán put them there, they've stayed in place. They weigh a ton! The ones in the back of the garden—the human busts and torsos—require four or five people to place them on their bases.

Let me tell you an anecdote in regards to the sculptures in the garden. Last year the German Embassy gave a donation to repair the wall that divides Casa Estudio Luis Barragán from us, because the tepetate stone with which it was built was falling apart and it had holes in the lower sections. I helped fix the wall, and installed a small channel for the water to remain above the level of the foundation and to avoid flooding around it. As it happened, when we excavated the site we discovered several glass spheres. One could tell Barragán put them in the garden and there they had remained.

Various small objects around the property have been unearthed that way.

DdD:
Modern archaeology.

JM:
Yes, yes, indeed. That is how you can see the continuity between one thing and the next.

DdD:
How is it living day-to-day inside the house?

MT:
To be honest, the house is a bit uncomfortable. For example, my uncle had to have someone install a railing on the main staircase after my aunt fell and broke her collarbone. And when it rains all of the water from the garden comes into the house and it floods. It comes in through the back door and cascades down.

JM:
Since the topography of the lot angles down towards the house and there is only a small drain, water often comes into the hallway. This corridor has flooded fifty times. It's happened so much that when we get the summer storms I stand by the door with a long broom and clean away the leaves to keep the drain free. Once we had to change the carpet because water traveled all the way to the bedroom.

Like all houses, this one has its problems. Probably the most talked about is the volcanic stone floors, they're very pretty but…

MT:
Very cold!

JM:
And cleaning that type of stone is impossible.

DdD:
I can imagine that your daily life has also been affected by the urban development of Tacubaya in recent years. When did you first sense the neighborhood was changing?

MT:
When they built Periférico, no?

JM:
That was the first substantial change in 1964 along with the metro system a few years later. However, I believe the most radical change, the most unpleasant, was Bando Dos.[4] The building in front of the house was built due to Bando Dos. I visited it out of curiosity when they were promoting it. They were selling only the exterior frame, everything else was extra. They built the building so quickly that when construction began and INBA came to see it—and since bureaucracy always operates poorly, late, and slowly—they couldn't do anything to stop it.[5]

MT:
And since those buildings were built we've experienced increased water scarcity, which is clearly a problem when it comes to caring for the garden.

DdD:
On the future of the property, what would you like to happen to the house when you are no longer living here?

MT:
The sons of my cousin Álvaro will inherit the house and I imagine they will sell it…

JM:
Look, that's exactly what happened with Casa Prieto-López: there was a moment in which the original owners didn't have enough money and there was no alternative but to sell the house in order to preserve it. Casa Prieto is a very large property and someone who had the money bought it.[6]

Clearly, I believe that this house and garden should be preserved. In Mexico, landscape preservation is not part of our culture, however, the garden is iconic and the only one of its kind. The house, until recently, was one of the least-known works of Barragán because it is the least published. There are not many people who know about the house, and even less who know about the gar e preserved. Also, I'm saying this because Catalina once mentioned she would like to have both houses be part of the same tour of Casa Estudio Luis Barragán.[7]

You have no idea how many people have told us, "Whenever you want to sell, contact me."

1 *En-Medio* is supported by funding from the Fondo Nacional para la Cultura y las Artes.
2 Before his death in 1988, Luis Barragán bequeathed his personal archive and all rights to his work to associate, Raúl Ferrera. After Ferrera's death in 1992, the collection passed to his widow, Rosario Uranga, who in turn sold it to New York gallerist Max Protec. Ultimately, the archive of Luis Barragán, along with all subsequent rights, was purchased by Rolf Fehlbaum and Federica Zanco in 1996. Zanco founded the Barragán Foundation the same year at the Vitra Center in Birsfelden, Switzerland.
3 Since the death of architect Enrique del Moral in 1987, the house he designed and constructed at 5 Francisco Ramírez Street has undergone multiple modifications. In the early 2000s part of the original garden was destroyed and an additional building level was constructed. To date, the property has served as a private home, cell phone transceiver station, architecture office, and has housed the contemporary art gallery LABOR since 2012.
4 Bando Dos was implemented in December 2000 during the government of then mayor of the city, Andrés Manuel López Obrador. The legislation eased zoning restrictions for housing and commercial developments in four central delegations of Mexico City—Miguel Hidalgo, Benito Juárez, Cuauhtémoc and Venustiano Carranza—with the aim of densifying these neighborhoods while taking advantage of their existing infrastructure.
5 The Instituto Nacional de Bellas Artes (INBA), founded 1946, is an institution that currently operates under Mexico´s Ministry of Culture. The principal mission of INBA is to preserve and promote national artistic and cultural heritage. In addition, this government agency is responsible for the protection of 20th-century architectural projects in Mexico.
6 Designed in the late 1940s, Casa Prieto-López is considered one of the most iconic residential projects of Luis Barragán. The house was purchased in 2014 by art collector and Taco Inn restaurant chain owner César Cervantes.
7 Catalina Corcuera is the former director of Casa Estudio Luis Barragán. The house and studio were designed by Barragán in 1948 and served as his primary residence until his death in 1988. The property has operated as a house museum, open to the public by appointment, since 1994 and was designated a UNESCO World Heritage Site in 2004.

Image Credits: Departamento del Distrito, 2017. Courtesy of the Barragán Foundation, Birsfelden, Switzerland/SOMAAP, México/ProLitteris, Zürich.

Departamento del Distrito
CHICAGO ARCHITECTURE BIENNIAL
CULTURA
SECRETARÍA DE CULTURA